

DEVENIR PLEINEMENT SOI-MÊME

ENTRETIEN AVEC CARL BERGERON

Propos recueillis par Alain Roy

Un jeune dandy tient le journal de ses impressions, de ses déconvenues, des maux profonds qui affligent la psyché québécoise. Cela n'est certes pas banal. L'Inconvénient a tenté d'en savoir plus.

Alain Roy : Dans le cadre de ce numéro qui s'intéresse à l'utilité ou à la fonction des fictions, je propose que nous nous penchions d'abord sur le genre de votre livre, lequel se présente sous la forme d'un journal dont le narrateur s'appelle, comme vous, Carl Bergeron. Le lecteur pourrait en déduire qu'il a entre les mains un ouvrage autobiographique, mais le texte en quatrième de couverture l'avertit qu'il ne s'agirait pas d'un « vrai journal ». D'où la question qui surgit forcément : jusqu'où s'étend la part du faux ? Avez-vous simplement remanié la chronologie des faits pour des raisons formelles ou certains de ces faits, certaines scènes, ont-ils été carrément inventés ?

Carl Bergeron : Dès la première page, *Voir le monde avec un chapeau* se présente comme un journal qui respecte la chronologie d'un calendrier, mais dont l'année ne serait pas précisée. Alors, bien sûr, il ne s'agit pas d'un « vrai » journal. Ce *x* à la fin du « 201x » de la première entrée, à défaut d'annoncer une entrée dans la fiction, annonce que l'auteur entend ne pas se laisser enfermer dans les codes du genre. D'ailleurs le lecteur, selon les aléas de la sensibilité du narrateur, se voit fréquemment renvoyé à des dates antérieures de la mémoire

individuelle et collective, ce qui ne respecte pas la « chronologie du présent », qui est la chronologie que l'on retrouve dans un véritable journal.

Maintenant, que ce journal n'en soit pas un « vrai » ne signifie pas pour autant que ce qui y est raconté est faux. Sur le seul plan empirique et factuel, quatre-vingt-dix-huit pour cent de ce qui y est raconté est véridique. Les scènes « inventées » sont au nombre de deux ou trois, et elles ont pour fonction de combler des lacunes dans le récit. Je les ai ajoutées à la manière d'un architecte qui, après avoir pris un peu de recul, juge nécessaire d'ajouter une nouvelle poutre à sa construction. Leur apport est structurel, et ce qu'elles racontent n'a rien d'extraordinaire.

Je jugeais important de respecter ce principe. Il ne me serait pas venu à l'esprit, par exemple, de profiter de l'occasion pour m'attribuer des aventures extravagantes qui ne me seraient pas arrivées. Un lecteur m'a demandé si l'histoire de la drague de rue avec la femme noire avait été inventée. Je lui ai répondu : absolument pas. Si j'avais voulu inventer une telle histoire, j'aurais changé illico le nom du narrateur pour celui d'un alter ego. Je ne fais pas partie de ceux qui croient que tout est permis en matière autobiographique.